

*Le 5 septembre 1998*

*Cher Friedrich Dürrenmatt,*

*Je suis en train de mettre en scène Frank V et j'ai un trac terrible. C'est tellement important ce que j'ai entre les mains ; c'est tellement capital ce que vous dites. En plus votre pièce est une leçon de théâtre.*

*Nous nous retrouvons tantôt en pleine Grèce antique - sur le tombeau d'Agammemnon - tantôt en plein Shakespeare avec le couple des « Macbeth ». La scène d'après on est en plein polar et entre deux on visite le ciel et l'enfer qui pourtant n'existent pas.*

*Je suis au milieu des répétitions et en plein baroque. Je vous avoue que je ne savais pas que c'est là que vous m'amèneriez. Vous me faites rire, pleurer, réfléchir, rêver, ramer. J'en prends plein la figure et les tripes, mais je me sens bien. Jamais vous n'êtes triste. Toujours vous êtes brillant et tonitruant. Votre pièce me donne des idées sans compter. Votre générosité est torrentielle.*

*Si j'ai un trac terrible c'est que vous me laissez libre. Totalement libre, en face de ma propre création, de ma pensée et de mes choix personnels et artistiques.*

*J'essaie de vivre cette liberté et son vertige. C'est la question que me pose votre œuvre : la liberté, ma liberté... et mon baroque quel est-il ?*

*Gisèle Sallin*

*P.S. J'ai rencontré Charlotte Kerr ; elle a sauvé les pins et le grand arbre pleureur. Nous les avons admirés, assises sur le banc que vous aimiez. Quand je l'ai quittée, j'avais des ailes.*